

Comme une vague d'espoir.

Le fort Penthièvre semble comme fixer l'isthme. Il est la sentinelle, le phare de la presqu'île. Faustinien ne se lasse pas de l'observer. Il a beau avoir passé son enfance à Kerhostin, il lui semble toujours redécouvrir ces lieux. Le fort exprime tant de puissance calme et d'histoires chargées d'embruns, qu'il se sent comme hypnotisé à sa contemplation. Il en arrive à se demander qui observe qui. Faustinien, les mains dans les poches, traverse l'avenue de la presqu'île et rejoint le flanc est de ce si beau tombolo. Il longe le camping, bondé en ce mois de juillet 2011. Il descend sur le rivage, claquettes dans une main, afin de fouler l'estran. Il est sept heures et très peu de monde a déjà émergé de son sommeil vacancier.

Ça faisait quelques années que Faustinien n'était pas revenu sur "ses terres", comme il se plaît à nommer ce coin de paradis. Il travaille depuis longtemps à Tours, dans une galerie d'art. Ces derniers temps, il a beaucoup voyagé ; de par la France, de par le monde ; en quête de nourriture culturelle et intellectuelle et en quête de son passé...

Cette année, il a décidé de respirer au pays de son enfance et de ses racines. La si superbe côte sauvage et sa pointe du Percho, Kerniscob, Kerné, Kerviham, Kergroix, Portivy, Sant Per Kiberen et le Rohu ; tous ces endroits magiques qui vous lavent l'âme ; puis finalement, son Kerhostin de toujours.

Songeur, il considère par habitude, la laisse, les divers coquillages qui jonchent le sable mouillé. Tiens, se dit-il, aujourd'hui, je vais passer ma journée à Saint-Pierre, sur l'anse Kerbourgneq. Faustinien aime à s'emplir de la vie qui émane de l'école de voile. Il chevauche alors son canoë et un bon livre, et s'en va du côté de port Haliguen, s'arrête à la hauteur de l'école de voile, au beau milieu des véliplanchistes ;

là, il s'amarre à un flotteur et s'enivre de couleur, d'ambiance maritime et de soleil. Parfois, quelle jubilation quand un goéland arrive et se pose sur la proue de son canoë ! Faustinien ne tourne plus la moindre page de son livre. Il ne bouge plus et respire le plus calmement qu'il le peut, afin de profiter de cet ami passager, le plus longtemps possible ; de cet ami qui dans quelques secondes, aura migré, se sera envolé.

Pour le moment, Faustinien, claquettes dans une main, bois flotté dans l'autre, marche sur le sable de Kerhostin, là où les rochers gagnent sur l'océan. Il se faufile et observe les flaques qui siéent tant aux bigorneaux. Il lui arrive de pester, quand, coincés dans les rochers, parmi les algues amassées, il aperçoit des détritits. Une bouteille attire son attention. Il s'agit d'une vulgaire bouteille en plastique, d'eau gazeuse. Il n'y a que lui pour pouvoir dénicher quoi que ce soit ici, au milieu de ces rocs glissants et saillants. Peut-être, cette bouteille est-elle là depuis des lustres. Il met un point d'honneur à s'en saisir, afin de la jeter aux ordures. Il manque de déraiper à plusieurs reprises et pense même abandonner ; risquer de se briser les os pour une bouteille en plastique, reste somme toute un peu stupide. Oui mais quelque chose le pousse à agir ainsi. Il ne s'agit pas uniquement de son intérêt pour l'écocitoyenneté ; il la lui faut récupérer, sans davantage de raison. Peut-être s'agit-il là d'orgueil mal placé. C'est une affaire entre lui et cette bouteille noiseuse, qui le nargue et le provoque de par sa seule présence adventice. À moins qu'elle ne l'attire...

Quand enfin, il parvient à se faufiler jusqu'à l'anfractuosité qui lui sert de repaire, il s'en saisit avec fierté et une forme de hargne. Il dégage les algues et les résidus pulvérulents sablés qui la carapacent. L'étiquette originelle est partie en lambeau depuis certainement un bon bout de temps. Faustinién sourit à présent. Dans la bouteille, se trouve un petit bout de papier. Quelqu'un aura joué au naufragé solitaire. Ça aurait été plus poétique dans une bonne bouteille de verre, pense Faustinién. Il prend la bouteille et s'en va pour la jeter. Il remonte jusqu'au sentier qui longe la côte. Arrivé à hauteur d'un conteneur, il se ravise. La curiosité l'emporte. Il va quand même lire ce billet enfermé, avant de le jeter dans l'oubli. Il débouche difficilement la bouteille, tant son bouchon semble rongé et collé au goulot. Il y parvient finalement. L'intérieur de la bouteille est humide et suinte. Il la secoue énergiquement, tête en bas, pour engager le papier près du goulot. Rien n'y fait. Le papier, grossièrement roulé, reste lamentablement collé au plastique. Elle est décidément noiseuse cette bouteille. Qu'à cela ne tienne, Faustinién décide de l'emmener chez lui. Il en découpera le fond avec son laguiole. Il regagne l'avenue du bois, là où il habite. Il a réussi à conserver la maison familiale, tout près de la place Maufra. Il est le seul héritier. Sa mère a quitté le foyer pour un amant qui lui tourna les sangs. Faustinién n'avait alors que trois ans. Elle emmena dans sa fuite, sa petite sœur, qui n'avait alors que six mois à peine. Son père ne s'en releva pas. Il vécut des années comme il put, ne tenant le coup que pour son fils. Le jour où Faustinién vola des ses propres ailes, son papa fut emporté par un cancer rapidement déclaré et fulgurant. Depuis, Faustinién erre dans une mélancolie prégnante. Il ne comprend toujours pas comment une mère peut à ce point mépriser son enfant pour l'abandonner ainsi. Il ne conçoit pas comment une femme peut ainsi bafouer son mari, le laissant de la sorte, dans l'incompréhension et la tourmente.

Depuis, il n'a de cesse que de rechercher sa sœur. Enfin, sa demi-sœur, car elle est née de l'adultère de sa mère, et c'est à cette découverte que sa parentèle vola en éclat. Mais comment retrouver quelqu'un dont on ignore tout ? Il en ignore le nom ; il ignore la direction prise par sa mère, qui après avoir divorcé, s'arrangea pour fondre dans la nuit d'une lourde tristesse infligée à son ex-époux, ne lui laissant pas la moindre nouvelle, pas la moindre trace, ne se préoccupant d'aucune façon du

devenir de la chair de sa chair et de celui qui lui fit battre pour la première fois, son cœur de femme.

Les yeux chargés des embruns d'un lourd passif, Faustинien pose la bouteille sur le rebord de la fenêtre de sa cuisine. Le soleil, au travers de la vitre, darde ses rayons estivaux. Faustинien se concentre sur cette chaleur. Elle le revigore, le rassérène et le rassure. Elle lui assèche l'onde salée de ses paupières, comme une douce bise maritime, comme une douce bise maternelle quand elle est réellement chargée d'amour. Faustинien est seul. Il eut bien des conquêtes dans sa vie mais son passé-boulet le rendit trop compliqué pour ses compagnes qui toutes, systématiquement, le quittèrent. Toutes lui ressassaient le même air : "Je t'aime Faustинien, mais ça n'est plus possible. Nous ne pouvons continuer ainsi. Le gouffre béant qu'a laissé en toi, ta mère, me noie. J'ai besoin de stabilité. Tu es trop mélancolique, trop difficile à suivre..." Et la porte se refermait toujours sur l'espoir qui fuyait sans cesse. Faustинien n'insiste plus. Il a bientôt cinquante ans ; cela fait environs quinze ans qu'il vit seul. Il vit à Tours. Heureusement, son métier le comble. Il est artiste, comme le sont beaucoup d'êtres déchirés. Son art à lui, est de mettre en valeur celui des autres, de mettre en valeur l'Art. Il évolue au milieu de ce monde. De plus, côtoyer beaucoup de personnes, lui permet de demeurer social.

Faustinien se fait couler un café. Il prend le temps de le boire, assis sur son petit banc de bois et de fer forgé. Il se sent bien dans son jardin. Il est petit mais respire tellement l'air de la côte. C'est heureux que ce jardin soit petit, ainsi il a moins de travail à fournir pour le maintenir en état. Quelques vivaces endémiques le composent, le tout articulé autour d'une petite agora qui donne sur la terrasse, via une allée en pavés autobloquants. Son café bu, Faustinien retourne dans sa cuisine, reposer sa tasse. Il fixe la bouteille. Il remarque que, chauffé par le soleil au travers de la fenêtre, le bouchon étant enlevé, l'intérieur de cette dernière a totalement séché. De nouveau donc, il secoue la bouteille, tête en bas. Cette fois-ci, le papier se présente bien à l'orifice. À l'aide d'une pince à cornichon, il réussit à le dégager. C'est curieux, il se prend au jeu du mystère. Il se sent presque fébrile, au moment de dérouler le document salé. Sur la feuille parcheminée et délavée, l'encre a quasiment totalement disparu. Mais apparemment, un stylo à pointe rigide, type stylo à bille, a été utilisé par le messager de l'inconnu. Faustinien, délicatement, au crayon de bois, suit les sillons laissés comme autant d'empreintes, sur la surface jaunie et auréolée. Quand il finit, il prend du recul. L'écriture qui s'en dégage, est celle d'une enfant. Il y est écrit :

" Je suis en vacances avec mes parents, sur le bateau de papa. Comme l'a fait maman quand elle était petite, j'envoie un message à la mer. Maman m'a dit qu'elle cherchait son demi-frère qu'elle n'a jamais connu. Alors je fais la même chose, pour elle, je charge la mer de retrouver mon tonton.

Laura Montelu, 11 ans.

Quiberon, le 17 juillet 2009."

Faustinien repose le papier, abasourdi. Il est assommé. Il reste ainsi, assis sur cette chaise de cuisine, dans un état semi second. Il se frotte le visage de sa main droite. Il se rend compte que ses yeux sont humides. Que lui veut le destin ? Pourquoi cet acharnement ? Pourquoi lui avoir mis dans les mains, cette missive semblant sortie tout droit de sa propre histoire ? Le sentiment d'hébétement estompé, le cerveau de Faustinien se met à bouillir. Et si cette petite était l'enfant de sa demi-sœur ? Sa demi-sœur doit avoir aux alentours de quarante-sept ans ; la petite, treize ans ; s'il s'agit de la benjamine, c'est parfaitement possible...

Faustinien, après ces réflexions, subit un mouvement d'humeur. Pourquoi la vie lui vrille-t-elle l'âme de la sorte ? Bien sûr que tout ceci n'a rien à voir avec lui ! Bien sûr que ce n'est que méchante et bien malvenue coïncidence ! En larme, de colère, il saisit le papier, le rentre de force dans la bouteille sans prendre la peine de le rouler, la rebouche et quitte son domicile dans le but de la jeter dans le premier conteneur venu. Il n'en veut pas dans sa poubelle. Il n'en ressentirait que trop vivement la brûlante présence.

Voilà bientôt trois heures que Faustinien se délasse, ou plus exactement, essaye de se délasser, sur la petite et si pittoresque plage de Kerbourgnec, à Saint-Pierre Quiberon. Habituellement, les estivants l'exaspèrent et le rebutent ; ils sont bruyants, se sentent trop en territoire conquis partout où ils se trouvent, ne cherchant guère à s'intégrer, à s'imprégner d'une ambiance et de la magie d'un lieu. Généralement, ils s'imaginent benoîtement, laisser comme une empreinte de leur illustre passage... Mais aujourd'hui, Faustinien rechercherait presque leur contact ; celui-ci, une fois n'est pas coutume et étrangement, le rassure. Il nage. Il nage depuis plus d'une demi-heure. Il est allé loin parmi les bateaux au mouillage, parmi les véliplanchistes. Il a fait plusieurs fois l'aller et retour entre la plage et les bateaux. Il a traversé à plusieurs reprises le chenal, direction Kerhostin, pour s'en revenir direction Saint-Julien, sur l'anse Kerbourgnec. Il veut se défouler. Il veut ne plus penser, se laver la tête. Seulement, rien n'y fait. Cette bouteille lui pèse. Il ne peut s'empêcher d'y songer ; à elle et à son message ; à cette gémellité incroyable et si déstabilisante, de l'histoire de la maman de cette petite Laura et de la sienne propre. Il ne peut à se point s'en défaire qu'il remonte sur l'arène chaude, évite de justesse une petite balle en plastique mou, de beach ball. Il s'essuie et n'a plus en tête qu'une seule idée. Elle a commencé à émerger dans son esprit, lors de sa baignade, puis a crû de façon disproportionnée. Il s'habille hâtivement. Ses vêtements se refusent à glisser aisément sur son derme encore mouillé. Cette idée de récupérer la bouteille devient si oppressante qu'elle en deviendrait presque une panique. Il se précipite sur sa bicyclette et appuie sur le pédalier comme jamais. Il s'essouffle mais ne ralentit guère pour autant. Il arrive sur Kerhostin, en nage. Quand il parvient enfin au fameux conteneur, il sent son sang battre ses tempes avec violence, comme le fléau battrait le blé. Comme si son existence en dépendait, il se rue sur le container vert, en soulève le couvercle et se met en quête de cette bouteille, comme si elle était une partie de lui-même. Il ne fouille pas longtemps, seulement trois ou quatre sacs-poubelles noirs ont été posés dessus. Il prend la bouteille, referme le container et place délicatement l'objet de son tourment, dans son sac à dos. Une fois chez lui, il s'assied sur son petit banc, sort l'objet du sac comme il sortirait une relique de son coffret. Il l'observe, rassuré. Il enlève le papier, le relit, l'enroule proprement, presque cérémonieusement,

puis le réintroduit dans la bouteille. Il pose ensuite cette dernière sur le réfrigérateur d'appoint, qui se trouve dans son garage, attendant à la cuisine. Il se rassied sur le banc dehors et réfléchit à tout cela.

Cette missive a sans aucun doute été écrite par une enfant en vacance à Quiberon, mais tout de même, pour en avoir le cœur net et surtout pour se soulager, pour ne pas se reprocher plus tard de ne pas l'avoir vérifié, Faustinien pense téléphoner aux capitaineries des ports environnants, afin d'examiner les noms des propriétaires de bateau ; avec un peu de chance, il y aura un Montelu. Faustinien se renseigne même jusqu'à la capitainerie de la Trinité-sur-Mer. Mais il fait chou blanc. Aucun Montelu à l'horizon, même chez les pêcheurs... Faustinien abandonne donc cette piste ; elle était à tenter...

Il lui reste encore une bonne dizaine de jours de congés. Il lui vient alors une autre idée, et celle-ci sera certainement plus positive que la précédente. Il lui vient l'idée donc, d'appeler l'un de ses amis qui habite Carnac. Il s'agit d'un artiste peintre qui excelle dans l'art de l'aquarelle. Il a déjà exposé dans sa galerie, à Tours. Faustinien lui raconte son histoire et l'invite à dîner avec lui. Son ami le peintre, Yannick, est enthousiaste car en plus de la joie de partager un moment d'amitié, cette histoire de bouteille à la mer l'inspire et il décide de venir à Kerhostin, armé de son chevalet, de son carton à dessins et de sa mallette.

Il arrive pour dix-neuf heures. Les deux amis se connaissent depuis toujours et se sont toujours beaucoup estimés. Ils sont de ces amis réels et sincères, de ceux qui peuvent se voir très souvent et ont toujours quelque chose à se dire, à partager, jusqu'aux silences qui sont parfois à écouter. Ils sont de ces amis qui peuvent ne pas s'être vus ni contactés depuis plusieurs mois voire davantage, sans qu'il en découle le moindre ressentiment. Lorsqu'ils se retrouvent, ils ont l'impression de s'être quittés quasiment la veille, comme s'ils reprenaient la conversation là où ils l'avaient laissée alors.

Faustinien aide Yannick à transporter son matériel. Il adore lorsqu'il a la possibilité de le voir peindre. C'est une chose si précieuse, un moment si rare, qu'il compte ne pas en perdre une miette. Ils s'installent d'abord dehors, sur la table du salon de jardin, sur la terrasse. Ils boivent un peu, mangent également un peu, mais se nourrissent beaucoup. Ils s'abreuvent de l'amitié réconfortante et salutaire, celle qui fait qu'un homme, quelque calamité qui puisse lui arriver, finit souvent par se relever.

Alors que les étoiles scintillent depuis déjà quelques temps, nos deux amis décident de s'en retourner à l'intérieur. "Tu me la montres, cette fameuse bouteille ?" demande Yannick à Faustinien. Ce dernier s'exécute. Faustinien ignore encore ce qu'a l'intention de peindre son artiste d'ami. Et bien précisément, la bouteille semble l'inspirer, et ce depuis le coup de téléphone ; bien avant donc, de l'avoir vue. L'histoire l'inspire, donc l'objet l'inspire. Car au-delà de la représentation graphique de l'objet en plastique, irradie l'atmosphère mystérieuse de cette bouteille ; et c'est bien tout cela que compte peindre Yannick.

Faustinien ne cherche pas à l'en dissuader. Il est vrai que la bouteille n'est pas belle mais il connaît l'artiste, et il sait que quand Yannick se sent entraîné ainsi par ses brosses, alors le résultat est parfaitement stupéfiant. Le chevalet est installé. La bouteille est posée sur le guéridon du salon. Le peintre sort plusieurs feuilles au grain épais et commence à crayonner. Il crayonne la bouteille sous divers angles. Il procède de même au sujet du papier ; il le croque roulé, déroulé ; avec les écrits suggérés ; avec les écrits précisés. L'instant est magique. Les deux hommes sont muets mais leurs yeux brillent. Leurs âmes à tous deux, communiquent, si bien que les yeux du peintre fixent sur le papier les objets, mais son être, lui, y fixe toute l'émotion et toute l'intensité ressenties par Faustinien. Yannick utilise plusieurs feuilles. Il croque son sujet en diverses photographies qui sont déjà, alors que nous n'en sommes encore qu'au stade de l'esquisse, tout simplement magnifiques. Il appuie les traits à l'encre de chine en divers lavis plus ou moins prononcés. Il y incorpore des touches de carmin, via la sanguine. Le tout avec une célérité, une dextérité déconcertante. Il y incorpore des annotations ; des nuances, des couleurs qui lui faudra employer et autres annotations techniques. Puis il s'arrête et dit tout à

trac : "Mon ami, la suite se fera dans mon atelier. Il est hors de question que je remette tout ça dans mon carton à dessin de suite ! Il faut que ça sèche ! Allez hop ! Débouche donc une bonne cuvée de cidre fermier !" Faustinien obtempère, émerveillé par ce qu'il vient de vivre. Les deux hommes parlent peu, mais comme ils se comprennent !

Il est tard dans la nuit, lorsque Yannick s'en retourne chez lui, à Carnac. Il promet à son ami que cette peinture en cours, devient sa priorité, qu'il a la ferme intention de la lui proposer pour l'exposition prévue dans sa galerie de Tours, à la mi-septembre. Faustinien est emballé. Il sait que ce sera une pièce maîtresse, sinon La pièce maîtresse de l'exposition.

Les congés se terminent dans une ambiance devenue plus sereine pour Faustinien. La vue de la bouteille dorénavant, le fait davantage sourire tendrement, plutôt que de le torturer. Les deux amis se sont revus de nouveau, chez Yannick, puis les jours passant rapidement, la fin des congés estivaux sonnent finalement pour Faustinien. Il retrouve Tours et l'agitation de la ville. Quoi que l'agitation citadine soit quelque peu en sourdine. Les aoûtiniens n'étant précisément pas en ville, un air de semi repos prédomine tout de même ; ne serait-ce que la circulation qui est nettement plus fluide. Faustinien est très occupé. Il a fait poser sa nouvelle enseigne : "GALERIE D'ART TOURANGELLE THOUELIN". Faustinien est propriétaire de cette galerie depuis deux mille quatre et les choses se passent plutôt bien. Après avoir travaillé dans plusieurs musées, dont le Louvre, œuvré pour quelques galeries d'art de la capitale, Faustinien décida de se jeter dans le grand bain. Il lui faut être très occupé. Quand son esprit est pris par le travail et le quotidien, il ne pense pas à ses démons. Ce qu'il attend essentiellement de son quotidien, est qu'il l'empêche de ressasser son passé. Faustinien s'attelle à finaliser les préparatifs de son exposition. Il rencontre les trois peintres qui y présentent leurs œuvres. Cette exposition a pour objectif de mettre en exergue les peintres, bien évidemment, mais surtout de mettre en valeur une partie de leur œuvre ; tout ce qui, dans leur travail, a un rapport avec l'espérance. D'ailleurs, le titre de cette exposition est "L'Espoir Avenir". Cette exposition qui se veut à thème, rentre dans le cadre d'une campagne de démocratisation de l'art, répondant au besoin de libérer un message positif en ces périodes difficiles de crise. Faustinien a entraîné dans cette aventure, une dizaine de galeries d'art sur le territoire, qui présentent ces expositions à thème. Le slogan de cette série d'expositions qui s'étalera sur quatre années, est "Laisse voir l'Espoir". Ces expositions sont à prix très modiques et sont parfaitement gratuites pour les écoliers et les étudiants ainsi que pour les groupes scolaires en visite pédagogique. Elles sont gratuites également, pour beaucoup de personnes répondant à des critères sociaux défavorisés. Faustinien ainsi que ses collègues, ont l'heur d'observer un véritable engouement pour leur initiative, à l'heure où les musées sont paradoxalement, relativement désertés.

Nous sommes fin août et dans un peu plus de quinze jours, l'exposition ouvrira ces portes. Yannick est passé à Tours, présenter son dernier tableau, celui-là même qu'il a esquissé en juillet, à Kerhostin. Yannick a intitulé son tableau, "Comme une vague d'espoir". Le nom de cette œuvre implique déjà la légitimité de sa présentation, à cette exposition. Mais à l'observation de celle-là, le doute n'est plus envisageable. Le tableau, magistral en dimensions, deux mètres par trois, est une sublimissime allégorie picturale. Il comporte de multiples petits tableaux fondus et ingénieusement articulés ; tous autour du thème de prédilection. On y peut observer une bouteille en transparence, avec dedans, son papier roulé. On y peut voir à nouveau, la même bouteille, au beau milieu de l'océan chargé d'écume. On y peut admirer le message parcheminé et délavé, les mots y étant inscrits, ça et là, essaimés sur la toile, dans une logique si pertinente à la contemplation instinctive du tableau, que l'observateur ne peut que les lire dans le bon ordre. Seul le nom de la petite Laura n'y figure pas. Le tout se présente sur un fond de rochers, d'écume et d'océan, d'une harmonie de couleurs, d'une cohérence à couper le souffle, à vous monter les larmes. Le tableau séduit à ce point Faustinien, qu'il décide d'en faire l'œuvre phare de l'exposition. Il décide également de changer toute sa campagne de communication. Il stoppe l'édition en cours des flyers. Il les recompose complètement. Dorénavant, ils sont aux couleurs de "Comme une vague d'espoir". Les flyers, en deux jours sont réédités et foin du surcoût ! Faustinien veut ce qu'il y a de mieux pour cette exposition, qui de plus, il le sent, va faire connaître au public, une œuvre qui sera très vite considérée comme majeure dans le patrimoine de la peinture artistique française.

Nous sommes à trois jours de l'exposition, les flyers ont été distribués, la publicité faite et relayée par un maximum d'acteurs du réseau artistique et culturel.

L'effervescence est à son comble. Toutes les œuvres sont à présent à leur place dans la galerie. Les artistes sont prêts et enthousiastes. Faustinien est au taquet, comme le veut l'expression moderne. Le jour J arrive. Tout le monde est sur le pont pour le vernissage. Parmi les curieux et les esthètes, se trouvent quelques journalistes de la presse locale ainsi qu'une équipe de la télévision régionale. Le vernissage est un succès. Les jours suivants, les visiteurs arrivent en nombre plus que satisfaisant, tour à tour. Des particuliers, des groupes scolaires, des groupes de personnes âgées se

succèdent et se croisent. Le pari est gagné. La presse locale relaye l'information et la sauce prend si bien dans les dix galeries françaises engagées dans le programme "Laisse voir l'Espoir", que la presse nationale relate également l'évènement, jusqu'à la grand-messe du vingt heure qui n'hésite pas à y consacrer un reportage. Toutes ces retombées médiatiques sont si positives en termes de partenariats qui se créent, de subventions qui s'offrent à la continuité de ce programme, que Faustinien et ces collègues sont enchantés. De nouvelles galeries d'art s'invitent dans le projet. Il paraît même que le ministère de la culture planche pour institutionnaliser ce programme, à l'instar du "Printemps des poètes" ou de la "Fête de la musique"...

Mais il est une retombée dont Faustinien est à mille lieux de songer...

Un jour de milieu de semaine, alors qu'il ne reste guère qu'une quinzaine de jours d'exposition, arrive une visiteuse parmi les nombreuses personnes présentes dans la galerie. Elle est accompagnée d'un homme et de trois grands enfants, dont les deux garçons sont de jeunes adultes. La fille est adolescente. Faustinien les remarque car ils sont rentrés déterminés. Ils n'ont strictement rien regardé des œuvres présentées. Ils se sont dirigés prestement, vers "Comme une vague d'espoir". Ils la regardent, l'air étrange, comme oscillant entre l'hébétude et la jubilation. Faustinien peut observer qu'ils échangent entre eux, avec passion. Très intrigué, il s'approche d'eux. Il se présente, "Faustinien Thouelin." Ce que révèle le dialogue en cours, fait flageoler les jambes de Faustinien. La jeune fille qui est ici, avec sa famille, devant ce tableau dont elle reconnaît tout, n'est autre que Laura Montelu. Christine Montelu, sa mère, est bien la femme qui, il y a plus de trente ans, avait procédé de même, dans l'espoir de retrouver son demi-frère. Faustinien leur explique la découverte de cette bouteille qui allait donner naissance à cette formidable œuvre. Il leur explique la découverte de cette bouteille sur les terres de sa jeunesse, à Kerhostin. Christine, à mesure de l'explication de Faustinien, blêmit. Elle le considère, ses yeux devenus rouges. Se retournant vers son mari, sollicitant l'avis de ses enfants, elle leur demande comme une automate : "Ne trouvez-vous pas que monsieur Thouelin et moi, avons comme un air, une expression de famille ?" Les regards vont de Christine à Faustinien, de Faustinien à Christine. Le résultat est sans appel. "C'est indéniable..." Christine, prise d'une soudaine passion, d'un puissant transport, se raconte de façon électrique et saccadée. Elle raconte sa toute petite enfance à Kerhostin, le départ du noyau familial avec sa mère, qui laissa derrière, un homme, son ex-mari, et surtout, un enfant, son demi-frère, à elle, à Christine ; ce demi-frère qu'elle chercha depuis si longtemps qu'elle finit par y renoncer. Mais c'est alors qu'elles regardaient, Laura et elle, les informations au journal de vingt heures, qu'elles aperçurent ce tableau illustrant le reportage de fin de journal. La bouteille et son message, le paysage de Kerhostin, tout ceci ne pouvait pas n'être qu'une coïncidence. Leur sang ne fit qu'un tour. Il leur fallait aller à Tours !

Faustinien, le cœur battant la chamade, se raconte à son tour. Les mots sortent difficilement de sa gorge. Leur histoire, du moins ce qu'ils en connaissent, concorde

point par point. Et comme un réflexe leur venant tous deux au même instant, ils cherchent sans se consulter, non sans une certaine frénésie, l'un dans son portefeuille, l'autre, dans une poche de son sac à main, pour y ressortir une photographie. La seule qu'ils aient de leur mère, entourée de ses deux enfants, à Kerhostin. Les deux clichés froissés et jaunis, aux couleurs passées, sont identiques...

La salle est bondée. Un brouhaha conséquent règne dans la galerie. Mais, pour Faustini, pour Christine et les siens, le temps s'est arrêté, le bruit s'est estompé, les gens alentour, se sont évaporés.

La vie les a séparés. La vie les a écorchés. Ils se sont terriblement manqués et cherchés. La vie les réunit aujourd'hui enfin. La vie les soigne. Ils se sont retrouvés.

FIN

© Frédéric THOMAS

Mai 2011